

—Vous avez nommé le traître, répliqua froidement Legrand.

—C'est faux ! c'est faux ! s'écria la mère Gaul avec une indignation parfaitement jouée.

Et la main violemment tendue vers Legrand, elle ajouta avec feu :

—Une preuve ! je te défie de donner une preuve !

Un sourire calme et cruel se dessina sur les lèvres de Legrand.

Puis il tira de sa poche un papier plié en deux, l'ouvrit et le présenta à la portière en disant :

—Connais-tu cette écriture, cousine Madelon ?

La foudre tombant à ses pieds n'eût pas produit sur la mère Gaul un effet plus terrible que la vue de ce papier.

C'était celui sur lequel elle avait écrit pour l'agent Bidot, qui les avait emportés, les trois noms, Legrand, Pascal et Mayer.

Ces trois noms, ils étaient là, sous ses yeux, et elle ne pouvait y croire.

Et pourtant, si inexplicable que lui parût ce fait, il était impossible d'en douter.

C'était bien le papier dont elle s'était servie, et elle reconnaissait parfaitement son écriture, qu'il était d'ailleurs impossible de confondre avec aucune autre.

Elle voulut parler, mais ses lèvres s'agitèrent convulsivement sans pouvoir proférer une syllabe.

Elle leva machinalement son regard sur Legrand.

Alors elle pâlit affreusement.

Elle venait de lire son arrêt dans ses yeux.

IV

LE JUGEMENT.

Sachons maintenant ce qui se passait en dehors de l'auberge.

Dans la crainte d'éveiller la défiance de l'aubergiste, l'agent Rochard avait décidé de n'aller frapper à sa porte qu'un quart d'heure après l'entrée de la mère Gaul, et pendant ce temps il était resté héroïquement exposé à la pluie torrentielle qui, en un instant, avait fait de la rue, un petit lac, clopotant et miroitant dans l'ombre.

A vingt pas derrière lui, la jeune femme qui, tapie dans un coin de la bâtisse, avait entendu tout son entretien avec la portière, se tenait collée contre une porte, où elle demeurerait immobile, quoiqu'elle fût trempée des pieds à la tête.

Le quart d'heure écoulé, l'agent alla frapper à la porte de l'auberge.

La jeune femme quitta sa cachette et se rapprocha de lui en glissant le long des maisons avec tant de lenteur et de prudence qu'il eût été impossible de distinguer sa marche à travers la brume et la pluie qui augmentait encore l'épaisseur des ténébres.

L'agent avait frappé fort : cependant personne ne lui répondit, et nul bruit ne se fit entendre à l'intérieur.

Il recommença.

Même silence ; il semblait que tout le monde dans l'auberge fût plongé dans le profond plus sommeil.

Convaincu du contraire, Rochard se mit à exécuter sur la porte un roulement continu, s'arrêtant de temps à autre pour appeler l'aubergiste et le supplier d'ouvrir à un pauvre voyageur trempé jusqu'aux os et disposé à payer largement un gîte et un bon lit.

L'aubergiste du Soleil d'or continua à ne pas donner signe de vie.

—C'est un parti pris, murmura la jeune femme, et pourtant moi aussi il faut que j'entre... Moi d'abord, l'agent ensuite, et si je réussis à cela, tout est sauvé.

Elle ajouta après un silence :

—Mais comment entrer malgré l'aubergiste et sans être vue de l'agent ?

Elle n'était plus qu'à cinq ou six pas de Rochard, glissant comme une ombre et frôlant toujours les maisons, quand tout à coup sa main rencontra le vide.

Elle regarda.

C'était une ruelle qui longeait l'auberge du Soleil d'or.

Elle s'y glissa, et, un instant après, elle était derrière la maison.

Elle se mit à étudier à tâtons et reconnut la présence d'une vigne dont les rameaux devaient sillonner le mur de haut en bas.

Après un moment de réflexion, son parti fut pris.

—Allons, dit-elle, il y va de sa tête à lui et du sort de toute la bande.

Et, s'accrochant aux rameaux, elle se mit à gravir le mur en s'aidant des pieds et des mains.

Après quelques minutes de cette périlleuse ascension, elle arrivait à une lucarne ouverte sous les combles, c'est-à-dire à la hauteur du deuxième étage.

La vigne craquait sous ses pieds, et, de temps à autre, elle fléchissait et s'inclinait en arrière d'une façon inquiétante.

Enfin la jeune femme posa la main sur le bord de la lucarne, qui n'était pas fermée.

Elle allait s'y engager, quand un cri terrible, déchirant comme un cri d'agonie, domina tout à coup les sifflements de la tempête.

C'était un cri de femme, et il partait de l'intérieur de l'auberge.

L'expression en était si horrible, que la jeune femme en éprouva une commotion et faillit tomber à la renverse.

Heureusement, elle put se retenir à temps à la lucarne, par laquelle elle disparaissait bientôt, en murmurant avec épouvante :

—C'est la voix de la cousine Madelon. Grand Dieu ! que lui ont-ils donc fait ?

Voici ce qui se passait dans la chambre où se trouvaient réunis Legrand, Pascal et la mère Gaul.

Après que Legrand eut mit sous les yeux de la portière le papier sur lequel étaient inscrits, de sa propre main, son nom et celui de ses deux complices, il s'était fait un long et solennel silence.

Immuable, la tête basse et l'œil hagard, la mère Gaul était comme écrasée sous le poids de ce témoignage éclatant et palpable de sa trahison.

Et le regard de Legrand, froid et implacable, lui avait appris qu'elle était condamnée sans rémission.

Cependant un espoir lui restait.

C'était l'agent Rochard.

Il était là, à la porte de l'auberge, sous cette fenêtre.

Un cri pouvait l'avertir du danger qu'elle courait.

Cependant ce cri, elle hésitait à le pousser. D'abord il pouvait être le signal de sa mort.

Et puis serait-il entendu à travers ces volets que Legrand avait eu la précaution de fermer, au milieu des mugissements de la tempête qui fouettait l'air en hurlant comme un vol de damnés !

Elle se taisait, éperdue et tremblante sous le regard de Legrand qu'elle sentait peser sur sa tête, sanglant comme celui du tigre.

—Vous le voyez, dit enfin Legrand à Pascal et à l'Allemand, devant cette preuve elle n'a rien à répliquer, elle courbe la tête, elle avoue sa trahison. Elle a livré à la police nos trois têtes d'abord, puis la liberté de tous les autres, de tous sans exception, car elle avait la liste de tous les membres de l'association.

Il fit une pause, puis il reprit :

—Et maintenant, que faut-il faire de cette femme qui n'a pas hésité à nous envoyer à la guillotine ?

—Elle mérite la mort, dit Pascal d'une voix nette et décidée.

—Et toi, Mayer ? demanda Legrand à l'Allemand.

La cousine Madelon tourna vers Mayer un regard éperdu, plein d'angoisses et de supplications.

—La mort ! la mort ! murmura Mayer ça demande réflexion ; elle l'a méritée, je ne dis pas ; mais, merci ! j'ai assez d'un cadavre dans mon dossier.

—Imbécile ! lui dit Pascal, un ou deux, est-ce que ce n'est pas la même chose pour la justice ?